

IFEAC



**INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES SUR L'ASIE CENTRALE
ФРАНЦУЗСКИЙ ИНСТИТУТ ИССЛЕДОВАНИЙ ЦЕНТРАЛЬНОЙ АЗИИ
FRENCH INSTITUTE FOR CENTRAL ASIAN STUDIES**

WORKING PAPER N° 41

**Tchinguiz Aïtmatov et les mouvements afro-asiatiques : une figure de
l'internationalisme littéraire au cœur de la guerre froide culturelle**
**Chingiz Aitmatov and Afro-Asian movements: an internationalist figure
during the Cultural Cold War**

Noémie Cadeau, ENS Lyon – Littérature comparée¹

Abstract

À l'époque de la guerre froide, l'Union soviétique mit en œuvre une politique volontariste de rapprochement avec les pays nouvellement indépendants d'Afrique et d'Asie. Le mouvement de solidarité afro-asiatique vit le jour, ouvertement aligné avec le bloc de l'Est, qui finançait et pilotait ce réseau anticolonialiste et anti-impérialiste. Les bureaucraties culturelles soviétiques promurent les intellectuels et écrivains d'Asie centrale comme médiateurs tous désignés entre le second et le troisième monde. Tchinguiz Aïtmatov, figure tutélaire de la littérature kirghize, fut l'un des principaux acteurs de cet internationalisme littéraire, dont cet article explore les implications politiques et littéraires.

Mots-clés : Aïtmatov, afro-asianisme, guerre froide, anticolonialisme, tiers-mondisme

« Forts du soutien inconditionnel des pays socialistes, les colonisés se lancent avec les armes qu'ils ont contre la citadelle inexpugnable du colonialisme. Si cette citadelle est invulnérable aux couteaux et aux poings nus, elle ne l'est plus quand on décide de tenir compte du contexte de la guerre froide. »

Frantz Fanon²

Depuis l'effondrement de l'Union Soviétique, les solidarités entre le second et le troisième monde³ semblent tombées dans l'oubli, dans une amnésie qui touche aussi bien les

¹ noemie.cadeau@ens-lyon.fr

² F. FANON, *Les damnés de la terre*, Paris, La découverte, coll. « Essais », 2002, pp. 76-77.

³ Le second monde désigne les pays à économie socialiste, unifiés autour du Parti communiste d'URSS. Après la seconde guerre mondiale, les pays d'Europe de l'Est intègrent le bloc soviétique. Des pays comme la Chine après la rupture sino-soviétique au cours des années 1960, comme la Yougoslavie qui fut un membre fondateur du Mouvement des non-alignés en 1961 et comme Cuba à partir de 1959, font à la fois partie du second et du troisième

études postcoloniales que les études postsoviétiques. Pourtant, ces lignes du psychiatre anticolonialiste Frantz Fanon, tirées du chapitre inaugural des *Damnés de la terre*, nous rappellent bien la contemporanéité historique des luttes de décolonisation et de la guerre froide, à l'heure où le bloc de l'Est faisait front commun avec les pays non-occidentaux contre l'impérialisme et le (néo)colonialisme.

Ces solidarités se sont traduites non seulement sur le plan politique, à travers des alliances militaires et diplomatiques, mais de manière tout aussi essentielle sur le plan culturel. En effet, dès le début des années 1950, la menace nucléaire favorisa le recours aux « méthodes pacifiques⁴ » de soutien et de solidarité. C'est ainsi qu'a pu se mettre en place ce que l'historienne Frances Saunders Stonor a qualifié de « guerre froide culturelle⁵ » entre l'Est et l'Ouest, afin de gagner les pays nouvellement indépendants. Car, dans ce contexte de bipolarisation planétaire, un « tiers monde⁶ », tel qu'il fut alors dénommé par le démographe Alfred Sauvy, était en train de s'imposer. La conférence de Bandung en 1955 fut à cet égard non seulement l'acte de naissance de l'afro-asiaticisme, mais aussi le point de bascule historique qui réancra la politique étrangère de l'Union soviétique dans le « *Foreign East*⁷ ». Fondant les bases du tiers-mondisme et du non-alignement⁸, Bandung permit le renouvellement des discours anti-impérialistes, et le renforcement de la solidarité entre les pays africains et asiatiques en affirmant leur droit à l'auto-détermination.

Bandung fut suivie dès 1956 de son équivalent littéraire : la conférence des écrivains asiatiques, organisée à Delhi par Nehru, cette fois en présence de délégations soviétiques, venues représenter les littératures d'Asie centrale⁹. Ce retour en force de l'URSS – qui n'avait pas été conviée à la conférence de Bandung – dans les mouvements tiers-mondistes atteint son point d'orgue en 1958, avec l'organisation de la première Conférence des écrivains afro-

monde. Le troisième monde désigne les pays africains, asiatiques et d'Amérique du Sud n'appartenant ni au bloc de l'Ouest ni au bloc de l'Est durant la guerre froide.

⁴ « *peaceful methods* ». L'expression fut employée dès 1945 par le cadre de la CIA Gregory Bateson, dans une lettre du 18 août 1945 au Général Donovan (CIA.HSORG263/NARA). Cité par Frances Saunders Stonor, *The Cultural Cold War: The CIA and the World of Arts and Letters*, The New Press, New York, 1999, p.11.

⁵ F. SAUNDERS STONOR, *op. cit.*

⁶ A. SAUVY, « Trois mondes, une planète », *L'Observateur*, 14 août 1952.

⁷ La terminologie de Masha Kirasirova distingue d'un côté « *The Domestic East* », incluant les Républiques d'Asie centrale et du Caucase et de l'autre « *The Foreign East* », soit les pays Africains, d'Asie et du Moyen-Orient. Voir M.KIRASIROVA, « “Sons of Muslims” in Moscow: Soviet Central Asian Mediators to the Foreign East, 1955–1962 », *Ab Imperio*, vol. 4, 2011. La qualification « d'étranger proche » fut reprise en 1992 pour nommer les pays de la CEI (Communauté des États indépendants) qui réunit les quinze anciennes républiques soviétiques.

⁸ Le Mouvement des non-alignés (Non-Aligned Movement) fut établi en 1961 à Belgrade, en Yougoslavie, sur les principes établis à Bandung.

⁹ R. DJAGALOV, *From Internationalism to Postcolonialism: Literature and Cinema between the Second and the Third Worlds*, McGill-Queen's University Press, 2020, pp. 74-75.

asiatiques à Tachkent. Le choix de la capitale ouzbèke par les bureaucraties culturelles soviétiques pour la tenue de cette première conférence était hautement symbolique : exemple de modernisation et d'industrialisation, Tachkent se devait aussi d'être une vitrine prouvant la compatibilité entre une société musulmane¹⁰ et le système socialiste, entre l'héritage architectural islamique et le modèle d'urbanisation soviétique¹¹. Les Républiques d'Asie centrale devinrent ainsi des périphéries stratégiques permettant de promouvoir le modèle soviétique sans passer par Moscou, qui pouvait apparaître comme une autorité néo-impérialiste aux yeux des représentants tiers-mondistes. L'historien Riccardo Mario Cucciolla résume ce paradoxe dans un oxymore synthétique, en évoquant un « internationalisme périphérique¹² » se déployant dans cette zone de contact privilégiée que furent les Républiques centrasiatiques. Ainsi, selon lui : « *The Cold War transformed how Moscow related to Central Asia and how local leaders related to Moscow and perceived themselves and the world*¹³ ». En effet, à l'époque du Komintern (1919-1943), les dignitaires originaires d'Asie centrale étaient au contraire écartés des institutions et des mouvements révolutionnaires à l'extérieur de l'URSS. Les débuts de la guerre froide marquent donc l'intégration nouvelle des élites centrasiatiques dans la politique étrangère de l'URSS.

C'est pour cette raison que des cadres politiques et culturels non-slaves, originaires d'Asie centrale ou du Caucase, devinrent les intermédiaires et représentants tous désignés de l'URSS au sein des rassemblements afro-asiatiques. Parmi ces médiateurs, on peut citer notamment l'écrivain tadjik Mirzo Tursunzoda (1911-1977), les réalisateurs Kamil Yarmatov (1903-1978) et Tolomuch Okeev (1935-2001), l'écrivain kazakh Anuar Alimzhanov (1930-1993), le poète Rasul Gamzatov (1923-2003) originaire du Daghestan, sans oublier les poètes ouzbeks Zul'fia (1915-1996) et Kamil Yachen (1909-1997), ainsi que l'écrivain et futur dirigeant du Parti communiste Sharaf Rashidov (1917-1983). Néanmoins, c'est sur la figure de l'écrivain kirghize de renommée internationale, Tchinguiz Aïtmatov (1928-2008), que cet

¹⁰ Après la seconde guerre mondiale et tout au long de la guerre froide, l'Union soviétique adopte une position plus tolérante à l'égard de l'islam : reconstruction de monuments religieux, ouverture d'institutions comme le SADUM (Administration spirituelle des musulmans d'Asie centrale et du Kazakhstan) en 1943, tenue en 1970 à Tachkent de la première conférence islamique internationale, et publication d'un journal intitulé *Muslims of the Soviet East*, édité en anglais à partir de 1974. Voir R. M. CUCCIOLLA, *op. cit.*, p. 11.

¹¹ P. STRONSKI, *Tashkent: Forging a Soviet City, 1930–1966*, University of Pittsburgh Press, 2010.

¹² R. M. CUCCIOLLA, « Sharaf Rashidov and the international dimensions of Soviet Uzbekistan », *Central Asian Survey*, vol. 39, n° 2, Routledge, 2020, p.4.

¹³ « La guerre froide a transformé la façon dont Moscou se rapportait à l'Asie centrale et la façon dont les dirigeants locaux se rapportaient à Moscou et se percevaient eux-mêmes et le monde », R. M. CUCCIOLLA, *op. cit.*, p. 3.

article portera pour analyser les logiques à l'œuvre dans cet internationalisme littéraire, à la fois tiers-mondiste et aligné, à la fois décentré et piloté par Moscou.

Il s'agira ainsi d'analyser le rôle d'Aïtmatov dans les mouvements de solidarité afro-asiatiques et anticolonialistes, afin de questionner sa place en tant que médiateur entre le second et le troisième monde. Nous nous demanderons quelle était la marge de manœuvre laissée à l'écrivain en tant qu'ambassadeur de la politique soviétique durant la guerre froide. Était-il une marionnette, acquise aux intérêts stratégiques des bureaucraties culturelles de l'URSS, ou bien disposait-il d'une certaine liberté lui permettant de tisser des affiliations¹⁴ littéraires et amitiés interpersonnelles authentiques avec les intellectuels tiers-mondistes ? De même, ses écrits évoquant les solidarités afro-asiatiques étaient-ils ceux d'un « poète du Komsomol¹⁵ », ou bien l'expression sincère d'une lutte contre l'impérialisme, au nom de la solidarité entre les peuples aspirant à un même idéal socialiste ? Enfin, il s'agira de questionner comment la figure littéraire d'Aïtmatov est à la fois l'incarnation d'un idéal proprement internationaliste, ainsi que la figure tutélaire de la littérature nationale kirghize¹⁶.

Les débuts littéraires d'Aïtmatov : l'entrée dans la « République soviétique des lettres »

Lorsque Tchinguiz Aïtmatov fait ses débuts sur la scène littéraire soviétique durant la seconde moitié des années 1950, l'internationalisme et l'ouverture planétaire sont dans l'air du temps. Dans une volonté de rupture avec l'ère stalinienne, Nikita Khrouchtchev ouvre la période du Dégel, qui se caractérise par la doctrine de « coexistence pacifique » vis-à-vis de l'Occident et par la fin du repli national de son prédécesseur sur les plans politiques, diplomatiques et culturels. Cela eut pour conséquence la création de liens « sans précédent¹⁷ » entre l'Union soviétique et pays non-occidentaux, dont l'impulsion séminale fut édictée dès 1956. En effet, lors du 20^{ème} Congrès du Parti Communiste de l'Union soviétique, un an tout

¹⁴ Chez Saïd, la notion d'affiliation – par opposition à celle de filiation – désigne une communauté transnationale de critiques, de textes littéraires et d'idées, reliés dynamiquement par leur identification à des convictions politiques et culturelles communes. Voir E. W. SAID, « Traveling Theory Reconsidered », dans *Reflections on Exile and Other Essays*, Harvard University Press, 2000.

¹⁵ Le Komsomol était l'Union des jeunesses léninistes communistes, où étaient recrutés les futurs cadres du parti. Ce surnom fut donné par la nouvelle génération d'écrivains des années 1980 aux poètes de la génération précédente, pour critiquer leur allégeance au parti et de leur évolution à travers ses institutions littéraires. Voir pour le cas de Mirzo Tursunzoda l'ouvrage d'Artemy M. KALINOVSKY, *Laboratory of Socialist Development: Cold War Politics and Decolonization in Soviet Tajikistan*, Cornell University Press, 2018, pp. 64-65.

¹⁶ L'écrivain a en effet contribué à former ce que l'historien Ali İgmen a qualifié de « *kyrgyzness* », soit une certaine image de l'identité kirghize. Voir A. İGMEN, *Speaking Soviet with an Accent: Culture and Power in Kyrgyzstan*, University of Pittsburgh Press, 2012, p.5.

¹⁷ C. KATSAKIORIS, « L'union soviétique et les intellectuels africains. Internationalisme, panafricanisme et négritude pendant les années de la décolonisation, 1954-1964. », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, vol. 47, 47/1-2, Éditions de l'EHESS, 2006, p. 16.

juste après Bandung, Nikita Khrouchtchev tient un discours fustigeant explicitement le colonialisme et insistant sur « l'amitié » et la « coopération » toujours plus grande entre « les peuples de l'Est qui ont rejeté le joug colonial et les peuples des pays socialistes¹⁸ ». Cette ligne internationaliste du Parti communiste, si elle est remise à l'ordre du jour en 1956 avec les éléments rhétoriques de « *druzhba narodov* » (amitié entre les peuples), n'est néanmoins pas d'une nouveauté complète. En effet, depuis la révolution d'octobre 1917 et tout au long des années 1920, la toute jeune Union soviétique n'a cessé de vouloir établir des liens de solidarité avec les pays non-occidentaux. D'un point de vue théorique, l'anticolonialisme de l'URSS fut réaffirmé par Lénine lors du deuxième congrès de l'Internationale communiste en juin 1920. Une « Première ébauche des thèses sur les questions nationales et coloniales » fut alors présentée, afin de traiter de la question nationale pour les pays soviétiques et de la question coloniale pour les pays colonisés par les puissances impérialistes. Lénine énonce ainsi : « [...] à la base de toute la politique de l'Internationale communiste dans les questions nationale et coloniale doit être placé le rapprochement des prolétaires et des masses laborieuses de toutes les nations et de tous les pays pour la lutte révolutionnaire commune en vue de renverser les propriétaires fonciers et la bourgeoisie¹⁹ ». Ainsi, la révolution mondiale ne pourra voir le jour que grâce à la conjonction des prolétaires du second et du troisième monde. Le point d'orgue de cet engagement soviétique dans les luttes anticolonialistes fut le Congrès des peuples de l'Orient, qui s'est tenu à Bakou en septembre 1920. Si ce congrès fut peu efficace politiquement, remplissant en réalité un rôle de façade pour la propagande en Europe, il permit néanmoins de relancer le projet de création d'une université des travailleurs communistes d'Orient, porté notamment par le communiste tatar Mirsaïd Sultan-Galiev (1892-1940) et repris par le communiste kazakh Turar Ryskulov (1894-1938). Puis, en 1927, le congrès de la ligue contre l'impérialisme et l'oppression coloniale permit à Nehru, Ho Chi Minh et Messali Hadj de se rencontrer sous l'égide de l'Internationale communiste à Bruxelles. Une « internationale littéraire » est alors mise en place, officialisée par la création d'une branche littéraire lors du second congrès du Komintern, appelée « Litintern²⁰ ». Ainsi, la politique extérieure soviétique fut toujours menée par différents acteurs : le Komintern, les partis communistes, les ministères des affaires étrangères, le département international du Comité central, sans oublier des

¹⁸ N. KHRUSHCHEV, *Report of the Central Committee of the Communist Party of the Soviet Union to the 20th Party Congress* [en ligne], Foreign Language Publishing House, Moscow, 1956, URL : <http://archive.org/details/reportcc20thcpsucongress>, consulté le 30 juillet 2021, p. 29.

¹⁹ V. LENINE, *Sur les questions nationale et coloniale. Recueil de trois textes*, Paris, En Langues Étrangères, 1970.

²⁰ K. CLARK, « The Soviet Project of the 1930s to Found a “World Literature” and British Literary Internationalism », *Modern Language Quarterly*, vol. 80, n° 4, 2019.

initiatives financées par l'URSS comme les conférences de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires (MORP), ainsi que les congrès de l'Association des écrivains pour la défense de la culture, qui réunit à Paris en 1935 des écrivains renommés comme Aragon, Hemingway, Ilya Ehrenburg et Mulk Raj Anand sur le front commun de l'antifascisme.

Néanmoins, l'institution pivot de ce front de solidarité fut l'Université communiste des travailleurs d'Orient (KUTV²¹), inaugurée à Moscou en 1921. Des personnalités littéraires aussi illustres que le poète turc Nâzim Hikmet, le poète chinois Emi Siao ou l'écrivain palestinien Najati Sidqi ont fréquenté ses bancs, sans oublier bon nombre de futurs dirigeants communistes comme Ho Chi Minh, Deng Xiapoing, Khalid Bakdash, futur dirigeant du Parti communiste Syrien, ainsi que celui qui sera surnommé le « Staline grec », Nikos Zachariadis. Les futurs cadres des Républiques d'Asie centrale étaient aussi formés à KUTV, notamment le père de Tchinguiz Aïtmatov, Torokul Aïtmatov. Ce haut fonctionnaire du parti communiste kirghize perdra la vie lors des purges staliniennes en 1938 : cette exécution deviendra un événement fondateur, à la fois politiquement et littérairement, dans l'œuvre de Tchinguiz Aïtmatov. Ainsi, il existait toute une généalogie d'engagements anti-impérialistes entre le deuxième et le troisième monde dès les années 1920 : ces réseaux de solidarités ne sont pas nés *ex-nihilo* durant la guerre froide, mais étaient au contraire transgénérationnels, comme en attestent les parcours politiques et littéraires du père et du fils Aïtmatov. Cependant, les liens entre les communistes « orientaux » de l'URSS et ceux des pays non-soviétiques sont restés très superficiels avant la seconde guerre mondiale, et il faudra attendre la conjoncture de la guerre froide pour voir ces solidarités se développer et s'intensifier.

Dès lors, lorsque Tchinguiz Aïtmatov débute ses études à l'institut littéraire Gorki de Moscou à partir de 1956, il se trouve d'emblée intégré dans la « République soviétique des lettres²² », non seulement en tant que jeune écrivain au talent prometteur, mais aussi car il incarne la réhabilitation des victimes du stalinisme au sein de l'*intelligentsia* soviétique. C'est au sein de l'atelier pratique de littérature de l'Union des écrivains qu'il fait la rencontre du poète kazakh Aouhézov (1897-1962)²³, qui lui présentera Louis Aragon (1897-1982), poète engagé au sein du Parti communiste français et très inséré dans les réseaux internationalistes de l'entre-

²¹ Au sujet de l'Université communiste des travailleurs d'Orient (KUTV), voir le chapitre « *Entering the Soviet Literary Orbit, Early 1920s-Mid-1950s* » de R. DJAGALOV, *From Internationalism to Postcolonialism: Literature and Cinema between the Second and the Third Worlds*, McGill-Queen's University Press, 2020.

²² L'expression de « République soviétique des lettres » est une référence à « la République mondiale des lettres », théorisée par la critique littéraire française Pascale Casanova. Voir P. CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Points, Paris, coll. « Points Essais », 2008.

²³ A. AKMATALIEV, *Tchinguiz Aïtmatov : sa vie et son œuvre*, Mektep, Bichkek, 1991.

deux guerres. En effet, après ses débuts littéraires dans les avant-gardes parisiennes au sein du groupe surréaliste mené par André Breton, Aragon s'est tourné au gré de son engagement politique vers le « réalisme socialiste²⁴ », devenu depuis 1934 la doctrine esthétique officielle de la littérature soviétique, suite au discours d'Andreï Zhdanov au Congrès des écrivains socialistes²⁵. Par-delà ses activités d'écrivain, Aragon s'est aussi illustré comme éditeur, au sein des Éditeurs français réunis (EFR), une maison d'édition fondée en 1949, qui possédait les droits sur toutes les traductions officielles d'œuvres soviétiques en français. Ainsi, le poète était au centre de la diffusion des écrivains soviétiques en France, à travers la collection « Littératures soviétiques », qui publiait notamment les œuvres d'auteurs centrasiatiques comme l'écrivain tadjik Sadriddin Aini (1878-1954) ou l'écrivain kazakh Abdijamil Nourpeïssov (1924). L'activité de médiateur et de passeur culturel d'Aragon au sein des mouvements alignés de l'après-guerre se manifestait aussi à travers ses travaux de traducteur. Ainsi, lorsqu'Aïtmatov publie en 1958 la nouvelle *Djamilia* dans la revue *Novi mir* (Nouveau monde), Aragon participera à la traduction du russe vers le français avec Anna Dimitrieva – la traductrice attitrée des œuvres d'Aïtmatov – en 1959. La nouvelle relate l'émancipation d'une jeune femme kirghize, Djamilia, qui décide de fuir par amour avec Daniïar, un soldat démobilisé et blessé durant la seconde guerre mondiale. La préface qui accompagne la traduction, aussi enthousiaste qu'élogieuse, est restée célèbre pour ces mots d'Aragon : « [...] sur le point de dire de *Djamilia* ce que j'en pense, j'hésite et pourtant, oui, pour moi c'est la plus belle histoire d'amour du monde²⁶ ». La prétention cède vite la place à l'hyperbole, pourtant on ne saurait voir dans le superlatif un excessif enthousiasme, plus ou moins feint. Au contraire, selon Johanne Le Ray, c'est l'expérience-même de la traduction qui ouvre au décentrement, à la défamiliarisation vis-à-vis de sa propre langue, afin d'alimenter le « souci de l'étranger » qui habite constamment l'œuvre d'Aragon. Traduire devient dès lors un geste éthique : « un moyen d'exprimer envers les œuvres qu'il [Aragon] aimait un peu de cette reconnaissance et de cet amour compris comme sortie de soi, sortie que le passage par une autre langue illustre de manière exemplaire²⁷ ».

²⁴ Pour une discussion de la notion de « réalisme socialiste » dans l'œuvre d'Aragon, voir P. OLIVERA, « Aragon, « réalisme socialiste ». Les usages d'une étiquette littéraire des années Trente aux années Soixante », *Sociétés & Représentations*, n° 1, 2003.

²⁵ L. FELDMAN, « Global Souths: Toward a Materialist Poetics of Alignment », *boundary 2*, vol. 47, n° 2, 2020, p. 215.

²⁶ T. AÏTMATOV, *Djamilia*, Gallimard, Paris, coll. « Folio » 3897, 2003, trad. de L. ARAGON, A. DIMITRIEVA.

²⁷ J. LERAY, « Aragon et l'expérience de l'étranger : la traduction comme laboratoire de la création », dans Erwan CAULET, Corinne GRENOUILLET et Patricia PRINCIPALLI (éds.), *Recherches croisées Aragon - Elsa Triolet, n°15 : Aragon, trente ans après*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet », 2020.

Ainsi, dès son entrée dans la « République soviétique des lettres », Aïtmatov bénéficia des réseaux de solidarités littéraires existant entre l'Union soviétique et les intellectuels européens. Cette renommée internationale qu'il acquiert lui permet de devenir en peu de temps l'écrivain national incontournable de la République kirghize. Il acquiert une certaine notoriété auprès du grand public car ses œuvres font très tôt l'objet d'adaptations cinématographiques, notamment la nouvelle *Le premier maître*, portée à l'écran en 1965 par Andreï Kontchalovski. Aïtmatov s'implique aussi dans l'écriture du scénario et la réalisation du film, et se trouve nommé dès 1962 président de l'Union des cinéastes kirghizes, puis en 1967 de l'Union des écrivains kirghizes. À l'échelle de l'Union soviétique, il reçoit l'une des plus grandes consécration imaginables : le très honorifique prix Lénine, qui lui est décerné pour ses *Contes des montagnes et des steppes* en 1963. Dès lors, Aïtmatov devient pour les bureaucraties soviétiques la figure littéraire idéale pour promouvoir le modèle culturel socialiste. C'est à la fois un homme du peuple – selon le récit officiel²⁸ –, originaire d'une République musulmane d'Asie centrale, devenu haut dignitaire dans plusieurs institutions culturelles soviétiques, dont les écrits respectent l'esthétique du réalisme socialiste et les intrigues attendues par le régime. Leah Feldman qualifie ces narrations prototypiques de « *Bildungsroman* idéologiques²⁹ », où les héros, en s'accomplissant dans la sphère publique, prennent conscience de leur position sociale et politique. Dès lors, tous les éléments étaient réunis pour que Tchinguiz Aïtmatov devienne, à la faveur de la conjoncture de la guerre froide, le médiateur culturel tout désigné pour promouvoir le modèle socialiste dans les mouvements afro-asiatiques.

Un médiateur entre le deuxième et le troisième monde : l'engagement dans les réseaux afro-asiatiques durant la guerre froide

L'année 1964 marque un tournant dans l'implication de Tchinguiz Aïtmatov dans les mouvements tiers-mondistes. En effet, à compter de cette date, Aïtmatov devient vice-président du Comité soviétique de la solidarité des pays d'Asie et d'Afrique³⁰, le SKSSAA (*Sovetsky Komitet solidarnosti stran Azii i Afriki*) créée en 1956 par Moscou, à l'heure du regain internationaliste porté par le Dégel. Le prédécesseur d'Aïtmatov à la présidence de cette

²⁸ Dans un article de colloque intitulé « The hybridity of Chingiz Aitmatov », Azatkul Kudaibergenova soutient qu'Aïtmatov a grandi dans un milieu social bien plus aisé que ne le laisse penser la narration officielle. « *Raised in multicultural environment, speaking Russian, residing in cities, Aitmatov's siblings and their mother experience a cultural shock when they find themselves in remote Sheker.* » Voir A. KUDAIBERGENOVA, « The hybridity of Chingiz Aitmatov » [en ligne], 2019, URL <https://nomadit.co.uk/conference/cess2019/paper/50371>, consulté le 15 juillet 2021.

²⁹ L. FELDMAN, *op. cit.*, p.212.

³⁰ Les multiples mandats sont consignés dans un registre commandité par la CIA : *Directory of Soviet Officials*, U.S. Department of State, Bureau of Intelligence and Research, 1979.

institution stratégique n'était autre que l'écrivain tadjik Mirzo Tursunzoda. Lui aussi fut un médiateur emblématique entre le second et le troisième monde, présent dans les délégations soviétiques des tous premiers rassemblements afro-asiatiques à Delhi en 1956, puis à Tashkent en 1958, en sa qualité d'écrivain socialiste non-slave. Le rôle du SKSSAA était d'encourager la coopération économique, scientifique et académique entre les continents africains et asiatiques. Ce comité de solidarité portait surtout un véritable projet culturel d'émancipation et de réforme, en promouvant le droit à l'auto-détermination des peuples afro-asiatiques et leur combat commun contre le colonialisme et le racisme. L'organisation, financée par le Fonds soviétique pour la Paix, avait trouvé les racines de sa fondation à New Delhi, en 1955, lors de la Conférence des pays Asiatiques pour la relaxation des tensions internationales (CRIT³¹). Dans son article consacré au SKSSAA, Hanna Jansen insiste sur le rôle clé que jouaient les intellectuels d'Asie centrale dans cette organisation. S'il s'agissait de faire figure de modèle de modernisation socialiste pour les pays africains et asiatiques, il existait aussi une volonté de revendiquer une culture proprement asiatique, jusqu'à lors divisée par les aires de colonisation russes, anglaises ou françaises sur le continent. Jansen affirme ainsi que les débats au sein du SKSAA questionnaient notamment les liens culturels entre les nations asiatiques : « *SKSSAA debates also highlighted the appeal of inter-Asian cultural entanglements intersecting the particular Moscow-Republic state dynamics*³² ». La quête de ces solidarités n'était donc pas une pure alliance stratégique pilotée par Moscou, mais aussi la recherche d'un héritage commun entre les nations asiatiques.

En effet, selon l'essayiste David Featherstone³³ il convient de penser les solidarités culturelles en termes politiques, comme autant de micro-actions révolutionnaires. Aïtmatov lui-même s'est beaucoup impliqué pour faire vivre ces liens interculturels décentrés, en investissant une nouvelle cartographie de solidarités contournant Moscou. Ainsi, il s'est rendu en Inde dès 1966, à la tête d'une délégation de journalistes soviétiques. Ce voyage, en tant que représentant soviétique, permettra néanmoins la création de liens durables avec le lectorat indien, qu'il rencontre dès ce premier voyage en accordant un entretien au journal *The Indian Express*³⁴.

³¹ H. JANSEN, « Soviet "Afro-Asians" in UNESCO: Reorienting World History », *Journal of World History*, vol. 30, n° 1-2, 2019.

³² « Les débats au sein du SKSSAA ont également mis en évidence l'attrait pour les liens culturels inter-asiatiques en interférant avec la dynamique particulière existant entre Moscou et les Républiques centrasiatiques », H. JANSEN, *op. cit.*, p. 210.

³³ « *Think solidarity politically* », D. FEATHERSTONE, *Solidarity: Hidden Histories and Geographies of Internationalism*, Bloomsbury Publishing, London, 2012.

³⁴ D. KUTMANALIEVA, « India in the works of Chingiz Aitmatov » [en ligne], dans *The Roerich Pact as a Symbol of the Universal Principle of Inter-reflection of World Cultures*, présenté à The Roerich Pact and the Banner of Peace as a Remarkable Phenomenon of the World Culture, Delhi, 2011, URL :

Plus tard, c'est en tant que cinéaste qu'Aïtmatov se liera avec le monde indien, comme en atteste sa participation au festival cinématographique de Tachkent en 1974, aux côtés des réalisateurs indiens Mrinal Sen et Ramu Kariat³⁵. Par-delà ces liens artistiques, Aïtmatov entretenait aussi des relations interpersonnelles politiques, comme par exemple avec l'ambassadeur indien en URSS, Trikoli N. Kaul, un acteur diplomatique des relations indo-soviétiques incontournable pendant la guerre froide. De plus, Aïtmatov a établi des liens culturels non négligeables au Sri Lanka, où ses œuvres ont été largement traduites et où elles demeurent très populaires encore de nos jours³⁶. À titre d'exemple, *Le premier maître* fut traduit au début des années 1970 en sinhala (*Guru Geethaya*) et fut l'un des plus grands succès de librairie de l'époque³⁷. Ces liens culturels alignés, au cœur de la guerre froide culturelle, circulaient néanmoins à l'origine par le biais des institutions soviétiques. En effet, les traducteurs d'Aïtmatov au Sri Lanka avaient tous été formés à l'Université Patrice-Lumumba de Moscou. Cette faculté, aujourd'hui appelée l'Université russe de l'Amitié des peuples, fut fondée en 1960, à la fois comme héritage et prolongement de l'œuvre de l'Université communiste des travailleurs d'Orient (KUTV) active dans l'entre-deux guerres. L'objectif demeurait de former dans la langue et les méthodes soviétiques les futurs cadres des nations afro-asiatiques nouvellement indépendantes. Cette politique d'influence était aussi portée par d'autres établissements, notamment l'Institut supérieur cinématographique d'État (VGIK) – fondé à Moscou en 1919 par le réalisateur Vladimir Gardine – qui forma d'éminents réalisateurs africains comme Suleymane Cissé (Mali) ou Abderrahmane Sissako (Mauritanie). Ces échanges universitaires se manifestaient aussi par l'accueil de nombreux étudiants d'Asie et d'Afrique dans les établissements centrasiatiques, à Tachkent et à Alma-Ata, mais aussi à Frounze où l'institut kirghize de l'aviation (FATUGA) accueillait des étudiants angolais, congolais et mozambicains³⁸.

Si les liens éditoriaux et les traductions jouaient un rôle non négligeable dans ces transferts culturels entre le second et le troisième monde, le point d'orgue de ces réseaux de solidarité était sans conteste les rassemblements afro-asiatiques. Ces grandes conférences d'une semaine permettaient au mouvement de se structurer politiquement et littérairement, ainsi que d'affirmer son existence dans les médias, les partis et les associations. Comme le rappelle

<https://www.roerichs.com/Lng/en/Publications/book-culture-and-peace-/India-in-the-works-of-Chingiz-Aitmatov.htm>, consulté le 16 juillet 2021.

³⁵ Voir annexes, figure 1.

³⁶ Entretien avec l'éditrice sri lankaise Ameena Hussein. Le 06/08/2021.

³⁷ D. AMARUWAN, « From Madol Duwa to Kukureu: Literary Relations Between Russia And Sri Lanka » [en ligne], URL : <https://roar.media/english/life/culture-identities/from-madol-duwa-to-kukureu-literary-relations-between-russia-and-sri-lanka>, consulté le 15 septembre 2021.

³⁸ Entretien avec Saltanaat Mambaeva, professeure de traduction à l'université Manas de Bichkek. Le 12/07/2021.

Rossen Djagalov, si ces grandes conférences suivaient toujours un programme officiel, avec des interventions en accord avec la doctrine du parti communiste, leur intérêt résidait principalement dans les rencontres informelles et les discussions de couloirs qu'elles ne manquaient pas de susciter entre les intellectuels anticolonialistes et socialistes. Ces rencontres, avant tout littéraires, étaient aussi l'occasion de rencontrer un public : « *The congresses gave visibility to what were largely two imagined communities of Afro-Asian writers, on the one hand, and their readerships, on the other*³⁹ », rappelle notamment Rossen Djagalov. C'est aussi lors de ces rencontres que le rôle d'intermédiaire d'Aïtmatov était le plus visible et le plus affirmé, à partir de la seconde moitié des années 1960. Ainsi, dès 1965, alors qu'il vient juste d'être nommé vice-président du SKSSA, Aïtmatov se rend au Ghana, à la quatrième conférence de l'AAPSO (*Afro-Asian People's Solidarity Organisation*), un organisme non-gouvernemental international, fondé lors d'une conférence qui s'est déroulée au Caire entre décembre 1957 et janvier 1958. Puis, en 1968 lorsque se tient à Tachkent le Symposium célébrant le dixième anniversaire de la première conférence des écrivains afro-asiatiques, Aïtmatov tient un discours remarqué sur « L'homme entre deux langues », en prenant comme exemple le bilinguisme russe et kirghize dans la République soviétique dont il est originaire⁴⁰. Il présente la situation linguistique kirghize comme un modèle à imiter pour les pays nouvellement indépendants, eux aussi confrontés à la question du bilinguisme dans le contexte postcolonial. Selon Aïtmatov, le bilinguisme est une nécessité historique qui permet la cohabitation d'une *lingua franca*, langue de communication qui permet de s'insérer dans le monde globalisé, avec ce qu'il appelle les « langues mères », qui ont une vie indépendante dans l'ère nationale. Selon lui, il s'agit de faire cohabiter ces deux langues de façon proportionnée, harmonieuse et juste. Cette intervention très remarquée, qui sera publiée dans le quatrième numéro de *Lotus* – le magazine littéraire d'œuvres afro-asiatiques – lui vaudra une invitation à la quatrième conférence des écrivains afro-asiatiques à Dehli en 1970⁴¹. Dans autre discours emblématique, tenu à Alma-Ata en 1973 à l'occasion de la cinquième conférence des écrivains afro-asiatiques, Aïtmatov disserta au sujet du réalisme social, avant de le préconiser comme style à adopter par les écrivains socialistes⁴². Le rôle d'Aïtmatov lors de ces conférences était donc dual : si l'écrivain récitait dans les discours officiels la *doxa* esthétique et politique du

³⁹ « Les congrès ont donné de la visibilité à ce qui était en grande partie deux communautés imaginées d'écrivains afro-asiatiques, d'une part, et à leurs lecteurs, d'autre part. » R. DJAGALOV, *op. cit.*, p. 87.

⁴⁰ H. HALIM, « Lotus, the Afro-Asian Nexus, and Global South Comparatism », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 32, n° 3, 2012, p. 11.

⁴¹ Archives centrales de Bichkek, Fonds privé Aïtmatov, dossier n°10, document 7. Voir annexes, figure 2.

⁴² RGALI f. 631 op. 27, ex. 1365, l. 60

parti, il tissait par ailleurs des liens de sincère amitié avec les intellectuels tiers-mondistes présents à ces rassemblements. La photographie mythique⁴³, où il figure souriant aux côtés de Rasul Gamzatov, avec près d'eux l'écrivain sud-africain Alex La Guma et Anatoli Sofronov – tous deux membres du Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques et de la rédaction du magazine *Lotus* – atteste de l'esprit de camaraderie qui régnait lors de ces rassemblements.

De même, Aïtmatov n'hésitait pas à se présenter comme un guide vis-à-vis des nouvelles générations d'écrivains afro-asiatiques, dans une posture non dénuée de paternaliste. Ainsi, lorsque se tient à l'automne 1976 la réunion des jeunes écrivains afro-asiatiques à Tachkent, il tient un discours insistant sur l'importance du réalisme et de l'analyse de la psyché humaine en littérature. Il développe ainsi sa pensée dans un entretien accordé à Heinz Plavius :

Recently I was given the opportunity to speak in Tashkent at a conference of young writers from Asia and Africa. In my paper I tried to substantiate the idea of the inexhaustibility of the human being as the principal subject of art. In the sphere of study of the human spirit there is much for our writers to do, much to learn in order to attain the heights of, say, the titans of critical realism, in order to compare with them in strength and influence.

« Récemment, j'ai eu l'occasion de prendre la parole à Tachkent lors d'une conférence de jeunes écrivains d'Asie et d'Afrique. Dans mon article, j'ai essayé de justifier l'idée de l'inépuisabilité de l'être humain comme sujet principal de l'art. Dans le domaine de l'étude de l'esprit humain, nos écrivains ont beaucoup à faire, beaucoup à apprendre pour atteindre les sommets, disons, des titans du réalisme critique, afin de se comparer à eux en force et en influence⁴⁴. »

Ainsi, les mouvements afro-asiatiques constituaient pour Aïtmatov une tribune de laquelle il pouvait diffuser sa pensée, mais aussi réaffirmer, dans des discours plus ou moins convenus, les valeurs esthétiques et politiques prônées par le régime soviétique durant la guerre froide.

Il convient par ailleurs de noter qu'à la même période Aïtmatov n'est pas seulement un médiateur entre le second et le troisième monde. En effet, il entretenait toujours de nombreux liens avec l'*intelligentsia* de l'Ouest, ce qui lui valut d'être nommé par les autorités soviétiques dans la délégation de l'Union des écrivains d'URSS, afin de participer au 35^{ème} congrès du PEN Club international⁴⁵ à Abidjan, du 30 juillet au 5 août 1967⁴⁶. Cette conférence constitue un exemple tout à fait original : si Aïtmatov se rend en Côte d'Ivoire, ce n'est néanmoins pas à l'occasion d'un rassemblement afro-asiatique. Cette fois, au contraire, l'écrivain kirghize se

⁴³ Voir annexes, figure 3.

⁴⁴ T. AITMATOV, H. PLAVIUS, « Man and The World. The Seventies. A Dialogue », *Soviet Studies in Literature*, vol. 14, n° 4, Routledge, 1978.

⁴⁵ PEN international est une association internationale d'écrivains, fondée en 1921 au Royaume-Uni par Catherine Amy Dawson Scott. L'objectif de l'organisation est de défendre des valeurs humanistes et de protéger la liberté d'expression des écrivains. Au sujet de l'histoire de cette organisation internationale toujours en activité, voir M. DOHERTY, *PEN International and its Republic of Letters, 1921-1970*, Columbia University, 2011.

⁴⁶ RGALI, f. 631 inv. 27 doc. 213.

rend de l'autre côté du rideau de fer. En effet, le PEN Club – malgré ses déclarations de neutralité – était, durant la guerre froide culturelle, affilié au bloc de l'Ouest. Frances Saunders Stonor consacre un chapitre de son ouvrage *The Cultural Cold War*⁴⁷ aux tentatives de la CIA afin de transformer le PEN Club en véhicule des intérêts du gouvernement américain. L'objectif fut atteint, puisque jusqu'au milieu des années 1960, les membres du Congrès pour la liberté de la culture réussirent à exclure les délégations du bloc de l'Est hors des événements de PEN, par peur que les communistes n'imposent leurs discours dans l'organisation. Néanmoins, l'élection de l'écrivain américain Arthur Miller à la présidence de PEN en 1966 changea quelque peu la donne. En effet, bien que politiquement libéral, Miller était un dramaturge social, entretenant des liens avec les écrivains socialistes et le bloc de l'Est. Il se rend ainsi en 1969 avec la photographe Inge Miller, son épouse, en URSS. La période où Miller se trouve à la tête du PEN Club, entre 1966 et 1969, est donc celle d'une politique moins antisoviétique. La délégation de 1967, menée par Aïtmatov, témoigne ainsi d'un assouplissement des relations culturelles entre l'Est et l'Ouest durant la période Brejnévienne.

Ainsi, Aïtmatov, en tant qu'écrivain, mais surtout en tant que représentant culturel de l'URSS, s'est bien trouvé au cœur de la guerre froide culturelle durant les décennies 1960 et 1970. Il a joué un rôle de médiateur complexe, engagé à la fois sur les fronts tiers-mondistes et anticolonialistes, mais aussi comme ambassadeur dans les institutions occidentales. Ces engagements dans plusieurs champs politiques permettent aussi de questionner la liberté accordée à l'écrivain dans ce contexte, où le poids de l'Histoire conditionne non seulement les discours mais aussi les mouvements physiques et intellectuels. On peut donc questionner l'agentivité dont disposait Aïtmatov dans la configuration de la guerre froide culturelle : l'écrivain était-il l'acteur d'un rôle qui lui avait été confié, un simple représentant voire une marionnette pilotée par Moscou ? Le caractère mécanique de certains discours et l'oubli de ces solidarités afro-asiatiques de la biographie officielle d'Aïtmatov à la fin de la guerre froide peuvent permettre de considérer cette hypothèse⁴⁸.

Les reflets littéraires des solidarités afro-asiatiques dans la revue *Lotus* et la prose d'Aïtmatov

Néanmoins, questionner a posteriori la sincérité de ces engagements est vain et présente bien peu d'intérêt scientifique. Les traces littéraires laissées par ces solidarités

⁴⁷ F. SAUNDERS STONOR, *op. cit.*, p. 226.

⁴⁸ Entretien avec Mukaram Tokt Ogulova, professeure de littérature à l'Université américaine de Bichkek, le 29/07/2021.

transcontinentales important davantage : il conviendra de mesurer celles-ci en termes poétiques et esthétiques, afin de s'extraire quelque peu de la causalité historique. En effet, le mouvement afro-asiatique était avant tout un mouvement littéraire, structuré par plusieurs institutions, à commencer par le Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques. Cet organe international, dont la création fut actée en 1958 lors de la première conférence afro-asiatique de Tachkent, fut tout d'abord basé à Colombo, la capitale du Sri Lanka. Mais lorsque son président, Ratne D. Senanayake (1922-2012), décida de prendre le parti de la Chine dans le conflit sino-soviétique en 1962, le Bureau permanent traversa une période de crise, qui fut résolue en 1965 en déplaçant l'organisation au Caire⁴⁹. La capitale égyptienne, aux confins des deux continents africains et asiatiques, était vue comme le parfait point de médiation pour un projet transcontinental aussi ambitieux. Le nouveau secrétaire général du Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques nommé pour remplacer Ratne D. Senanayake n'était autre que l'écrivain égyptien Youssef El-Sébaï (1917-1978), qui deviendra par la suite le rédacteur en chef de *Lotus*, la revue de littérature afro-asiatique.

La création de *Lotus* est elle aussi intimement liée au contexte de la guerre froide. En effet, en 1966, un scandale éclate dans le bloc de l'ouest, où des journaux comme *The Encounter* (édité à Londres) et *Hiwar* (édité à Beyrouth) sont soupçonnés d'être financés par la CIA. Ce financement politique est médié par une association : le Congrès pour la liberté de la culture⁵⁰. Cette implication financière des États-Unis sème le trouble au sein du Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques. Ainsi, lorsqu'en mars 1967 se tient à Beyrouth la troisième conférence des écrivains afro-asiatiques, la résolution est prise que le Bureau permanent sera désormais l'un des symboles de la résistance à l'impérialisme culturel occidental en créant un journal. Selon Sophia Azeb, *Lotus* a eu l'originalité d'ouvrir un contre-discours culturel, utilisant selon ses mots : « *cultural resistance as a tool of revolution*⁵¹ ». Il y est aussi prescrit de contrer les organismes comme le Congrès pour la liberté de la culture qui déguisent des velléités impérialistes sous couvert d'entreprises culturelles. *Lotus* est donc un projet né en réaction à une conjoncture politique et idéologique, mais qui se trouve lui-même déterminé par la configuration de la guerre froide, car c'était en grande partie l'Union soviétique qui versait les fonds nécessaires à la publication du magazine. En effet, suite à l'élan engagé grâce à la conférence de Beyrouth, le Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques fait paraître le

⁴⁹ R. DJAGALOV, *op. cit.*, p. 88.

⁵⁰ F. SAUNDERS STONOR, *op. cit.*, p. 210.

⁵¹ « la résistance culturelle comme outil révolutionnaire », S. AZEB, *Dar El-Odaba: Afro-Asian Writers Remapping Blackness and Afro-Arab Identities*, Buffalo Université, New York, 2011, p. 4.

premier numéro de *Lotus* depuis le siège du Caire. Cette première publication n'est assurée que dans deux versions, une en arabe et une en anglais. Les débuts de la revue furent lents, mais un an plus tard, en mars 1968, le second numéro de *Lotus* paraît en français, en arabe et en anglais. Le trilinguisme de la revue se confirme, ainsi que sa trimestrialité⁵². À compter de cette date, le Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques fera paraître trois numéros par an, en assurant les traductions avec une rapidité impressionnante⁵³.

Lotus était donc la manifestation littéraire du rêve internationaliste de l'époque. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la composition du comité de rédaction : il rassemblait des écrivains comme Alex la Guma (Afrique du Sud), Mulk Raj Anand (Inde), Mouloud Mammeri et Malek Haddad (Algérie), Hiroshi Noma (Japon), Sonomyn Udval (Mongolie), Mário Pinto de Andrade, originaire de ce que l'on nommait encore les « Colonies portugaises » et qui deviendra le Mozambique en 1975. Le poète ourdou Faiz Ahmed Faiz était aussi l'un de ses membres actifs : il deviendra même le rédacteur en chef de *Lotus* depuis Beyrouth entre 1978 et 1982. Le comité de rédaction comptait aussi parmi ses membres des bureaucrates soviétiques, notamment le poète Anatoly Sofronov, originaire de la RSS de Biélorussie. De même, les contributeurs d'URSS n'étaient pas en reste, et l'on peut citer parmi eux le kazakh Anuar Alimzhanov, l'ouzbek Abdullah Kakhar, Boris Soutchkov, ou Alexandre Mikhailov, sans oublier le kirghize Tchinguiz Aïtmatov. Néanmoins, l'ensemble du bureau restait solidement chapeauté par les décideurs égyptiens, qui constituaient exclusivement le comité de direction permanente de l'organisme. Youssef El-Sébaï est ainsi rédacteur en chef de *Lotus* et secrétaire général du Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques entre 1968 et 1978, la décennie de stabilité et de prospérité du magazine, qui prit fin au seuil des années 1980. En effet, alors que Youssef El-Sébaï se rend à Chypre le 18 février 1978, à l'occasion d'une conférence afro-asiatique, il est assassiné par des militants palestiniens de l'Organisation Abu Nidal, opposés à son soutien au traité de paix avec Israël, mieux connu sous le nom d'accords de Camp David. L'assassinat de Youssef El-Sébaï fut un véritable séisme pour le magazine afro-asiatique, qui entra dans une décennie de tourmente et de décomposition jusqu'à sa disparition en 1991.

Si l'on s'intéresse dans un second temps à la revue *Lotus* en tant qu'objet littéraire, on ne peut que souligner sa capacité à organiser et à promouvoir la diversité, non seulement linguistique et nationale, mais aussi éditoriale. Les sommaires du magazine témoignent du caractère transgénérique et interdisciplinaire de *Lotus* : les textes y sont classés par rubrique,

⁵² Chaque tirage comptait 15 000 numéros, soit 5 000 numéros par langue, trois fois par an.

⁵³ H. HALIM, *op. cit.*, p. 4.

selon leur ordre d'apparition. La diversité générique de la revue afro-asiatique est remarquable : elle reprend la sectorisation canonique des littératures occidentales (études, nouvelles, poèmes, pièce de théâtre) ; mais propose aussi un espace de choix pour les genres proprement africains et asiatiques. On remarque ainsi des sections consacrées aux folklores et cultures populaires africaines et asiatiques. Par-delà cette classification interculturelle, la revue aménage aussi son propre espace méta-critique à travers sa rubrique littéraire intitulée « De la bibliothèque Afro-Asiatique », qui propose des comptes rendus d'ouvrages. La « Note de l'éditeur », qui ouvre chaque numéro de *Lotus* configure l'espace de seuil immédiat qui suit le sommaire. Enfin, les « sections spéciales » qui clôturent la revue ancrent le projet afro-asiatique dans le champ idéologique : qu'elles portent sur les lauréats du Prix Lotus, ou sur les grandes conférences afro-asiatiques, ces espaces paralittéraires rappellent que l'activité de *Lotus* s'établissait aussi bien en termes discursif que politique. À cet égard, il est intéressant de constater que les écrits d'Aïtmatov qui ont été publiés dans *Lotus* répondent à cette hybridité générique, entre œuvres littéraires et discours politiques. On retrouve par exemple quelques-unes de ses nouvelles, comme « Un fils de soldat », qui figure dans le numéro 21 (juillet-septembre 1974), ou encore « Le premier maître », dans le numéro 34 (octobre-décembre 1978)⁵⁴, mais aussi certains de ses discours, comme celui tenu en 1968 à Tachkent sur « L'homme entre deux langues » qui figure dans le numéro 4 (janvier 1970).

Par-delà ces contributions, il convient de noter que l'Asie centrale conservait une place prépondérante dans les pages du magazine, avec plusieurs reportages et essais à ce sujet. De façon encore plus concrète, des publicités touristiques pour l'Asie centrale se glissaient dans les pages de la revue. On peut y lire : « Bienvenue aux Républiques socialistes soviétiques de l'Asie centrale et du Kazakh RSS⁵⁵ », accompagné du texte suivant :

Intoursit vous invite à venir visiter :

- L'Uzbekistan, le Kighisia (sic), le Tadjikistan, la Turkmenie et le Kazakhstan, qui forment une part de la famille intimement unie des quinze Républiques fraternelles de l'Union soviétique ; la terre qui a fait sous la puissance Soviétique un bond géant inédit dans l'histoire, un bon de la féodalité aux sommets de la culture et du progrès scientifique et technologique ;

⁵⁴ Cette recension n'est malheureusement pas exhaustive, car plusieurs numéros de *Lotus* demeurent perdus ou introuvables. Ce relevé ne concerne que les numéros 16 à 35.

⁵⁵ BUREAU PERMANENT DES ECRIVAINS AFRO-ASIATIQUES, « Bienvenue aux Républiques socialistes soviétiques de l'Asie centrale et du Kazakh RSS », *Lotus : œuvres afro-asiatiques*, n° 47/48, 1981. Ce numéro est aujourd'hui conservé dans la bibliothèque de l'IFEAC (Institut Français des études d'Asie centrale) à Bichkek, Kirghizstan. L'archive est rare car elle date de la période de publication de Beyrouth (1978-1982), et provient du fonds documentaire de la filiale de l'IFEAC à Almaty au Kazakhstan désormais fermée. La circulation de ce magazine en français dans les anciennes Républiques soviétiques reste néanmoins très mystérieuse. Voir annexe, figure 4.

- Les belles capitales de ces Républiques – Tashkent, Frunze, Dushanbe, Ashkhabad et Alma-Ata.

La représentation des Républiques d'Asie centrale livrée dans ce court extrait constitue un exemple intéressant du ton de propagande employé par Moscou afin de promouvoir son espace « modèle » vis-à-vis des lecteurs du magazine afro-asiatique. En effet, les Républiques d'Asie centrale n'étaient pas des vitrines du modèle soviétique à la seule occasion des grands congrès afro-asiatiques. Au contraire, ce court extrait témoigne de l'effort de séduction déployé aussi lors de visites touristiques, très encadrées par les bureaucraties soviétiques, qui avaient bien saisi tout l'enjeu de la représentation culturelle dans le contexte de la guerre froide.

Si les solidarités littéraires afro-asiatiques se matérialisaient bien dans les pages de *Lotus*, qu'en est-il des influences de ces rencontres et de leurs reflets littéraires dans l'œuvre d'Aïtmatov ? Contrairement à des écrivains comme Nâzim Hikmet⁵⁶, Sharaf Rashidov⁵⁷ ou Faiz Ahmed Faiz, Aïtmatov n'a pas écrit de textes littéraires exaltant l'amitié révolutionnaire des peuples afro-asiatiques. Néanmoins, son œuvre littéraire laisse transparaître de multiples influences venues d'espaces littéraires non-occidentaux et non-soviétiques. Ainsi, dans le troisième chapitre de son ouvrage *From Internationalism to Postcolonialism*, Rossen Djagalov interroge le motif de la ligne de chemin de fer comme un *topos* des littératures tiers-mondistes. Il livre une analyse comparatiste des *Paysages Humains de mon pays* de Nâzim Hikmet, des *Petits bouts de bois de Dieu* de Sembène Ousmane et d'*Une journée plus longue qu'un siècle* de Tchinguiz Aïtmatov⁵⁸. Djagalov note qu'à mesure que le motif du train disparaît des narrations tiers-mondistes au tournant des années 1980, ce *topos* connaît au contraire une résurgence dans la littérature d'Asie centrale, notamment dans l'emblématique roman d'Aïtmatov, *Une journée plus longue qu'un siècle*. Dans ce roman aux lignes narratives qui se superposent, la petite gare de Boranly, dans le désert kazakh, est le théâtre du conflit entre tradition et modernisation, à l'occasion d'une cérémonie funéraire. Mais à la contemporanéité se superpose le temps légendaire, à travers le mythe des *mankurt*, inventé par Aïtmatov, selon lequel des prisonniers de guerre sont réduits en esclavage en étant privés de leurs souvenirs passés et de la connaissance de leurs origines. Une troisième ligne narrative se superpose à travers l'ouverture à la science-fiction dans le motif de la rencontre d'une civilisation extra-

⁵⁶ Au sujet de l'implication du poète Nâzim Hikmet dans les réseaux de solidarité afro-asiatique, voir Gül Bilge HAN, « Nazim Hikmet's Afro-Asian solidarities », *Safundi*, vol. 19, n° 3, Routledge, 2018.

⁵⁷ Le chef d'Etat du Parti communiste ouzbek a débuté par une carrière d'écrivain. Il publie en 1956 *The song of Kashmir*, un poème exaltant la lutte de libération du peuple indien. À ce sujet, voir A. ULKO, « Post-Colonial Struggle and The Song of Kashmir by Sharaf Rashidov » et R. M. CUCCIOLLA, « Sharaf Rashidov and the international dimensions of Soviet Uzbekistan », *Central Asian Survey*, vol. 39, n° 2, Routledge, 2020.

⁵⁸ Voir le chapitre « *Solidarity narratives in Third-Worldist Fiction* » de R. DJAGALOV, *op. cit.*

terrestre, sur fond de compétition américano-soviétique pour la conquête spatiale. Le motif du train est complexifié à l'extrême par Aïtmatov, car il représente à la fois le progrès matériel et technique apporté par les soviétiques, tout en étant le symbole funeste qui causera la mort violente de l'un des héros, qui se jette sous ses rails suite aux accusations d'un agent du KGB. Abutalip est en effet accusé d'être un ennemi du parti, à cause de ses mémoires de soldat écrites durant la seconde guerre mondiale. Si le roman reprend quelques traits caractéristiques de la « fiction stalinienne », notamment dans la représentation de héros positifs et la structuration de l'intrigue (avec un *climax* suivi d'une scène de résolution), l'usage de ces conventions n'est néanmoins jamais bien loin d'un « subtile iconoclasme⁵⁹ », selon Katerina Clark. En effet, le livre publié quelques années avant le début de la *perestroïka* laisse transparaître plusieurs critiques du régime soviétique, à propos notamment de la modernisation à marche forcée dénaturant l'environnement et les traditions, mais aussi au sujet des répressions de l'ère stalinienne. S'il réemploie certains des clichés du réalisme socialiste, Aïtmatov livre néanmoins un texte ambivalent pouvant être interprété comme une critique du régime soviétique.

De même, pour évoquer les influences littéraires des solidarités afro-asiatiques, il convient de noter qu'Aïtmatov s'est progressivement éloigné des conventions officielles du réalisme socialiste pour se rapprocher du réalisme magique des écrivains d'Amérique du Sud au cours de sa carrière littéraire. Cette évolution est particulièrement visible dans *Il fut un blanc navire* (1970), *Une journée plus longue qu'un siècle* (1980) et *L'oiseau migrateur* (1989). L'arrivée du réalisme magique dans la littérature soviétique est liée à deux facteurs : la traduction et le succès de *Cent ans de solitude* de l'écrivain colombien Gabriel Garcia Marquez (1927-2014) en URSS en 1970, ainsi qu'à la fatigue des lecteurs vis-à-vis du réalisme social, en particulier du genre de la prose villageoise au tournant des années 1980. Ainsi, lors du septième congrès de l'Union des écrivains soviétiques en 1981, Georgii Markov, le président, annonça la nécessité d'une version « mature » de réalisme social, allant de pair avec le socialisme « mature⁶⁰ ». Cet infléchissement, auquel invitaient les autorités littéraires soviétiques était déjà une réalité dans la prose contemporaine : de plus en plus d'écrivains inséraient des motifs relevant du réalisme magique dans leurs œuvres, et Aïtmatov, en particulier, fut l'un des pionniers du genre. Le réalisme magique se définit par la conjonction de plusieurs traits narratifs : d'une part, la présence d'éléments magiques, surnaturels ou légendaires en dehors de l'espace du rêve ou de l'illusion ; d'autre part, l'existence d'un cadre

⁵⁹ K. CLARK, « The Mutability of the Canon: Socialist Realism and Chingiz Aitmatov's *I dol'she veka dlitsia den'* », *Slavic Review*, vol. 43, n° 4, Association for Slavic, East European, and Eurasian Studies, 1984, p. 577.

⁶⁰ K. CLARK, *op. cit.*, p. 574.

historique réaliste et reconnaissable, mettant souvent en exergue la collusion entre deux mondes ou entre deux cultures. L'un des traits particuliers du réalisme magique est de souhaiter regarder la réalité prosaïque avec un œil étranger, en mettant en place un processus de défamiliarisation vis-à-vis du commun. Par exemple, dans *Il fut un blanc navire*, la narration interne du point de vue du petit garçon crée cet effet de défamiliarisation. Enfin, au nom de cette plasticité discursive, qui se plaît à jouer avec les frontières, les textes du réalisme magique recourent souvent à la métafiction, afin de souligner le pouvoir magique de la fiction-même. Dans un essai intitulé *The Myth of the Non-Russian*, Erika Haber défend l'idée que le réalisme magique dans la littérature soviétique a permis l'émancipation nationale des auteurs non-russes. Elle explique ainsi :

Since they were following the literary path of the well-known socialist Garcia Marquez – at least in theory – non-Russian authors were not discouraged from writing in the magic realist mode. However, by including native legends and beliefs in their prose, these writers were able to assert and promote a genuine national consciousness, rather than the Soviet-Russian identity⁶¹.

« Comme ils suivaient la voie littéraire du célèbre socialiste Garcia Marquez – du moins en théorie – les auteurs non-russes n'ont pas été empêchés d'écrire sur le mode du réalisme magique. Cependant, en incluant des légendes et des croyances indigènes dans leur prose, ces écrivains ont pu affirmer et promouvoir une véritable conscience nationale, plutôt que l'identité soviéto-russe. »

Encore une fois, *Il fut un blanc navire* est un ouvrage qui préfigure cette caractéristique du réalisme magique. En effet, dans un long récit enchâssé, le roman, qui se déroule dans un sovkhoze sur les hauteurs du lac d'Issyk-koul, explore la légende des mârals, les grands cerfs blancs de Sibérie, protecteurs des kirghizes. En contemplant le mythe à travers les yeux de l'enfant, la narration lui donne toute sa réalité, jusqu'à sa réalisation concrète à la fin du roman : les mârals reviennent dans les forêts du Kirghizstan, pour veiller sur le petit garçon. Mais la beauté de la légende est fracassée par la cruauté et la cupidité des hommes à la fin du récit, ôtant au mythe sa puissance effective. Dans les dernières lignes, néanmoins, l'auteur prend la parole sur un mode métafictionnel, en s'adressant directement au personnage du petit garçon, afin de réhabiliter sa croyance en la légende et sa vérité intrinsèque :

Tu es parti au fil de l'eau, mon petit garçon, emportant ta légende. Savais-tu que tu ne te transformerais jamais en poisson, que jamais tu ne parviendrais jusqu'à l'Issyk-koul, ne verrais ton blanc navire, ne lui dirais : "Bonjour, blanc navire ! C'est moi !" Tu es parti au fil de l'eau. La seule chose que je puisse dire, à présent, c'est que tu as repoussé ce dont ne pouvait s'accommoder ton âme d'enfant⁶².

⁶¹ E. HABER, *The Myth of the Non-Russian: Iskander and Aitmatov's Magical Universe*, Lexington Books, 2003, p. 9.

⁶² T. AÏMATOV, *Il fut un blanc navire*, Editions Phébus, 2012, trad. de Lily DENIS.

S'il est impossible de mesurer l'influence concrète des fictions tiers-mondistes sur l'imaginaire d'Aïtmatov suite à ses engagements anti-impérialistes, force est de constater que des parentés littéraires se sont tissées au cours des décennies entre les écrivains afro-asiatiques. La vie littéraire au sein de *Lotus*, mais aussi les inspirations du réalisme magique dans les œuvres d'Aïtmatov en attestent. Par-delà ces échanges scripturaux, les relations interpersonnelles tissées entre écrivains peuvent aussi être considérées comme des affiliations littéraires à part entière. Ainsi, dans un entretien de 1983 sur le « Haut devoir de l'écrivain », donné à la veille du 25^{ème} anniversaire du premier congrès afro-asiatique de Tachkent, Aïtmatov converse avec son ami le poète pakistanais Faiz Ahmed Faiz, connu de longue date à travers les cercles afro-asiatiques. Tous deux reviennent justement sur l'époque de fondation des mouvements afro-asiatiques et évoquent cette réunion comme une nécessité. Ainsi, Faiz Ahmed Faiz déclare :

Notre mouvement, comme vous venez de le dire, bien sûr, s'est formé à la suite de l'effondrement des empires coloniaux, à une époque où l'impérialisme, sans perdre de temps, a commencé à agir [...]. Cela a provoqué une réponse : le ralliement des forces progressistes à un nouveau niveau. [...] C'est cette conscience commune à nous tous, ceux qui se sont libérés de ce joug, et la nécessité de s'attaquer immédiatement à nombre de problèmes similaires laissés par le colonialisme, qui ont poussé les écrivains d'Asie et d'Afrique à s'unir⁶³.

Néanmoins, près de 25 années plus tard, les temps ont changé, comme le constatent les deux écrivains : l'ouverture planétaire est bel et bien actée, et désormais c'est le danger nucléaire et la destruction de l'environnement qui menacent l'humanité. Ainsi, lorsqu'Aïtmatov compare les deux époques, son discours évoque la clôture de cette ère anticoloniale, au profit de l'entrée dans la mondialisation :

On se souvient qu'à cette époque le facteur principal de la vie de la planète était l'effondrement des empires coloniaux et l'établissement d'un nouveau système de relations entre les peuples. Or, ce rapport s'est à nouveau naturellement modifié en faveur du général : les peuples africains et asiatiques sont devenus une composante active du processus historique mondial⁶⁴.

Au cœur de cette évolution tangible entre deux époques historiques, Aïtmatov va petit à petit se détourner des mouvements tiers-mondistes, dans un essoufflement symptomatique de la fin de ces luttes. Il semble que cet entretien-bilan vient sonner le glas des solidarités entre le deuxième et le troisième monde, qui ne vont cesser de se déliter jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique.

⁶³ C. AITMATOV, A. F. FAIZ, « Vysokiy dolg pisatelya. Beseda Chingiza Aytmatova s Faiz Akhmad Faizom », *Voprosy literatury*, n° 9, 1983.

⁶⁴ *Ibid.*

De l'héritage internationaliste aux lectures nationalistes à l'époque de la *perestroïka*

En effet, au tournant des années 1980, les solidarités afro-asiatiques sont en perte de vitesse : les grands rassemblements sont de moins en moins nombreux et prestigieux, les numéros de *Lotus* s'espacent suite au déplacement du Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques au Liban, et surtout, l'Union soviétique investit bien moins de moyens dans la guerre froide culturelle qu'au cours des vingt précédentes années. Lorsque la *perestroïka* est initiée en 1985 par Mikhaïl Gorbatchev, cette « reconstruction » est vécue comme une trahison par bien des intellectuels tiers-mondistes, qui y lisent un abandon de l'Union soviétique, et un premier pas vers le monde occidental et capitaliste. Aïtmatov, durant cette période de déclin et de tournant, semble néanmoins souhaiter continuer à voir vivre cet état d'esprit internationaliste. Ainsi, en 1986, il organise le premier Forum d'Issyk-koul au Kirghizstan, avec pour invités de marque des écrivains comme James Baldwin, Claude Simon⁶⁵, Yachar Kemal, Arthur Miller, ou encore la photographe Inge Miller. Des acteurs, des scientifiques et artistes étaient aussi présents, dont la plupart étaient liés à l'UNESCO. Les thèmes des conférences, et surtout du discours inaugural d'Aïtmatov, se distinguent quelque peu de la rhétorique soviétique : il évoque la responsabilité de l'artiste dans le monde moderne, la destruction de l'environnement, ainsi que la configuration de la guerre froide qui menace la paix mondiale avec l'arme nucléaire⁶⁶. Les grands thèmes des rassemblements afro-asiatiques, comme les solidarités transcontinentales, l'artiste combattant, le communisme ou le réalisme social, ont été abandonnés. De même, au cours de cette rencontre, Aïtmatov fut le centre de l'attention, et non pas les autorités du Parti communiste kirghize, comme cela aurait été le cas avant la *perestroïka*⁶⁷. De plus, il est frappant de constater que, parmi les invités de ce forum très sélectif, on compte davantage de représentants de l'*intelligentsia* occidentale que d'intellectuels afro-asiatiques. Cette évolution des rencontres et des discours est ainsi liée à l'ouverture qu'offre cette première phase de la *perestroïka* durant laquelle la politique de *glasnost* met la transparence et la liberté d'expression à l'ordre du jour. Aïtmatov est par ailleurs à l'époque le proche conseiller du nouveau secrétaire général du parti communiste, Mikhaïl Gorbatchev. Le jeune apparatchik du régime cherchait en effet à offrir au socialisme un visage humain, en s'entourant d'intellectuels et non de bureaucrates. Le Secrétaire général du Parti a ainsi reçu les participants

⁶⁵ Sur les voyages de Claude Simon en URSS, voir Jean-Yves LAURICHESSE, « Le rire du voyageur : Claude Simon en URSS », dans Anne CHAMAYOU et Alastair B. DUNCAN (éds.), *Le rire européen*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2017.

⁶⁶ N GORSHKOV, E MARCHENKO, *The Issyk-Kul Forum*, Kirghizstan Publishers, Frunze, 1987, p. 232.

⁶⁷ G. АИТМАЕВА, « Kyrgyz Prose During Perestroika: Anticipating or Constructing the Future? », *Cahiers d'Asie centrale*, n° 24, Institut Français d'Études sur l'Asie centrale, 2015, trad. de Scott BEAN.

du Forum d'Issyk-koul à Moscou pour les féliciter de cette initiative culturelle. On retrouve des traces littéraires de cette rencontre dans l'œuvre du romancier Claude Simon, qui livre un récit satirique de cette rencontre dans *L'invitation*, paru en 1987 aux Éditions de Minuit. La verve simonienne n'épargne ni Gorbatchev, toujours réduit à son titre de « secrétaire général », ni Aïtmatov, surnommé ironiquement le « Tolstoï d'Asie centrale » :

le secrétaire général, donc, face maintenant, dans sa tentative de recyclage, au burlesque échantillonnage de professions et de races sélectionné par ses conseillers (il y avait aussi un Indien, sobrement vêtu toutefois à l'européenne – quant à la jaune, le Tolstoï d'Asie centrale qui avait suivi ses hôtes dans la capitale lui servait, sinon peut-être de représentant, du moins d'intermédiaire...) ⁶⁸

Simon livre ainsi un portrait acerbe et sans concession de cet internationalisme en déclin, réduit à un simple « échantillonnage des races et des professions », à l'époque d'une *perestroïka* décrite prosaïquement comme une opération de « recyclage ». Le caractère mécanique des discours est illustré par une syntaxe de la juxtaposition, où l'aposiopèse figure la vanité des propos. Par-delà la vindicte de la satire, on peut remarquer la clairvoyance de Simon qui perçoit à juste titre Aïtmatov comme un « intermédiaire » entre le pouvoir soviétique et les intellectuels conviés au Forum, dans une posture sociale qui rappelle le rôle tenu par Aïtmatov dans les rassemblements afro-asiatiques. À l'aune de la *perestroïka*, l'internationalisme d'Aïtmatov se détourne néanmoins des réseaux afro-asiatiques pour se porter vers l'*intelligentsia* occidentale. Ainsi, lorsque le dernier prix *Lotus*⁶⁹ est décerné à l'écrivain kirghize en 1988, cette ultime récompense semble venir clôturer cet internationalisme littéraire, qui aura ainsi connu son plus bel âge. La même année, Aïtmatov sera élu rédacteur en chef du magazine *Inostrannaya Literatura* ou *Foreign Literature*, une revue qui partageait bien des traits avec *Lotus* dans ses publications internationales en langues étrangères⁷⁰. Comme un ultime retour dans l'orbite soviétique, cette nomination dans les institutions littéraires communistes sera néanmoins la dernière offerte à Aïtmatov avant l'effondrement du bloc de l'Est et la fin de son projet internationaliste.

Après toute disparition se pose légitimement la question de l'héritage : que reste-t-il aujourd'hui des engagements afro-asiatiques d'Aïtmatov dans les mémoires collectives, les archives et la recherche ? Il semble qu'ici, comme en règle générale au sujet des solidarités entre le second et le troisième monde, l'amnésie soit de mise. Même au Kirghizstan, où

⁶⁸ C. SIMON, *L'invitation*, Paris, Les éditions de minuit, 1987.

⁶⁹ L'attribution du Prix Lotus était déterminée avant tout par des enjeux politiques plus qu'esthétiques, comme en a témoigné le réalisateur kirghize Artik Suyundukov, dans un entretien du 12/07/2021.

⁷⁰ R. DJAGALOV, *op. cit.*, p. 91.

Aïtmatov a été élevé au rang de héros national depuis sa mort, les traces de ses engagements anticolonialistes sont minces, voire complètement occultées⁷¹. En effet, Aïtmatov est avant tout perçu comme une figure nationale, représentant l'identité kirghize. Dans cette configuration, il reste bien peu de place à accorder à son rôle de médiateur de l'internationalisme soviétique. Un exemple particulièrement parlant peut ainsi être observé à la maison-musée d'Aïtmatov, dans la banlieue de Bichkek. À l'entrée de cette institution, on trouve de grands panneaux explicatifs, retraçant chronologiquement la vie de l'écrivain. Parmi les dates et événements sélectionnés, il ne figure aucune mention du rôle d'Aïtmatov dans les mouvements anticolonialistes. *A minima*, sa nomination à la tête du SKSSAA en 1964 est évoquée, comme dans le centre Tchinguiz Aïtmatov de la Bibliothèque nationale de Bichkek. Ainsi, le rôle d'Aïtmatov dans les mouvements afro-asiatiques a été escamoté de sa biographie officielle. Il s'agit donc désormais de faire la lumière sur cette mémoire passionnante qui touche à l'implication de l'Union soviétique dans le tiers-mondisme, histoire dans laquelle l'Asie centrale a joué un rôle prépondérant, auquel il conviendrait de redonner toute son importance.

Aujourd'hui, la figure d'Aïtmatov est davantage l'objet de multiples appropriations nationales et idéologiques, notamment de la part de la Turquie. En effet, depuis les indépendances des anciennes Républiques soviétiques, Ankara cherche à s'imposer en Asie centrale par le biais de ses institutions culturelles, éducatives et religieuses⁷². Dans cette dynamique, la figure d'Aïtmatov est mobilisée pour incarner le *türk dünyasi* (« monde turc ») sur le plan littéraire, en raison de sa popularité en Anatolie. Aïtmatov a en effet été reçu à plusieurs reprises avec tous les égards en Turquie, notamment en 1994 lorsque le Festival du film d'Istanbul organisa une rétrospective des films adaptés de ses romans⁷³. Plus récemment, l'Agence turque de coopération et de développement (TIKA), qui promeut depuis sa fondation en 1992 la coopération des pays turcophones, a financé le centre Tchinguiz Aïtmatov à la Bibliothèque nationale de Bichkek. Le lieu a été inauguré en grandes pompes par Emine Erdoğan en septembre 2018, et propose une large sélection d'ouvrages et d'études sur Tchinguiz Aïtmatov en turc. C'est donc davantage la « turcité » d'Aïtmatov qui est exacerbée de nos jours par les milieux conservateurs turcs, plutôt que ses engagements alignés avec le

⁷¹ Dans les entretiens conduits au Kirghizstan, il a été frappant de constater que les universitaires spécialistes de l'œuvre d'Aïtmatov n'avaient pas connaissance des réseaux de solidarité afro-asiatiques dans lesquels avait été impliqué l'écrivain. Les principales recherches sur ce sujet ont été menées par des universitaires russophones du monde académique anglo-saxon, comme R. Djalalov, M. Kirasirova, M. Litvin, A. Kalinovskiy ou K. Clark.

⁷² Voir à ce sujet les travaux de B. BALCI, « Les relations entre la Turquie et l'Asie centrale turcophone 1991-2004 », *Outre-Terre*, n° 1, 2005.

⁷³ T. MUHIDINE, « Les relations culturelles entre la Turquie et l'Asie centrale turcophone », *Anka*, n° 22/23, 1994, p. 117.

bloc communiste durant la guerre froide. Il demeure donc des enquêtes et des recherches à mener à ce sujet, afin de redessiner les fronts anticolonialistes alternatifs oubliés des récits officiels de la guerre froide. Ainsi, l'histoire des solidarités entre le second et le troisième monde pourra regagner toute sa puissance poétique et politique.

Bibliographie

- AITMATOV, Chingiz, FAIZ, Ahmed Faiz, « Vysokiy dolg pisatelya. Beseda Chingiza Aytmatova s Faiz Akhmad Faizom », *Voprosy literatury*, n° 9, 1983, pp. 3-27.
- AITMATOV, Chingiz, PLAVIUS, Heinz, « Man and The World. The Seventies. A Dialogue », *Soviet Studies in Literature*, vol. 14, n° 4, Routledge, 1978, pp. 27-64.
- AÏTMATOV, Tchinguiz, *Djamilia*, Paris, Gallimard, coll. « Folio » 3897, 2003, trad. de ARAGON, Louis, DIMITRIEVA, Anna.
- AÏTMATOV, Tchinguiz, *Une journée plus longue qu'un siècle*, Paris, Globe, 1992, trad. de LONGUEVILLE-PUJOL, Frédérique.
- AÏTMATOV, Tchinguiz Torekoulovitch, *Il fut un blanc navire*, Editions Phébus, 2012, trad. de DENIS, Lily.
- AITPAEVA, Gulnara, « Kyrgyz Prose During Perestroika: Anticipating or Constructing the Future? », *Cahiers d'Asie centrale*, n° 24, Institut Français d'Études sur l'Asie centrale, 2015, pp. 293-325., trad. de BEAN, Scott.
- AKMATALIEV, Abdyldajan, *Tchinguiz Aïtmatov : sa vie et son oeuvre*, Bichkek, Mektep, 1991.
- AMARUWAN, Dilina, « From Madol Duwa to Kukureu: Literary Relations Between Russia And Sri Lanka » [en ligne], URL : <https://roar.media/english/life/culture-identities/from-madol-duwa-to-kukureu-literary-relations-between-russia-and-sri-lanka>, consulté le 15 septembre 2021.
- ANDERSON, Perry, « Internationalism: a Breviary », *New Left Review*, n° 14, 2002, pp. 5-25.
- ARAGON, Louis, *Pour un réalisme socialiste*, Paris, Denoël et Steele, 1935.
- AZEB, Sophia, *Dar el Odaba: AfroAsian Writers Remapping Blackness and Afro-Arab Identities*, Buffalo Université, New York, 2011.
- BALCI, Bayram, « Les relations entre la Turquie et l'Asie centrale turcophone 1991-2004 », *Outre-Terre*, n° 1, 2005, pp. 297-315.
- BRENNAN, Timothy, « Postcolonial studies between the European wars: an intellectual history », dans Crystal BARTOLOVICH et Neil LAZARUS (éds.), *Marxism, Modernity and Postcolonial Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cultural Margins », 2002, pp. 185-203.
- BUREAU PERMANENT DES ECRIVAINS AFRO-ASIATIQUES, « Bienvenue aux Républiques socialistes soviétiques de l'Asie centrale et du Kazakh RSS », *Lotus : œuvres afro-asiatiques*, n° 47/48, 1981.

- CAFFEE, Naomi, « Between First, Second, and Third Worlds: Olzhas Suleimenov and Soviet Postcolonialism, 1961–1973 », *Russian Literature*, vol. 111-112, 2020, pp. 91-118.
- CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 2008.
- CASULA, Philipp, « The Soviet Afro-Asian Solidarity Committee and Soviet Perceptions of the Middle East during Late Socialism », *Cahiers du monde russe*, n° 4, 2018, pp. 499-520.
- CLARK, Katerina, « The Soviet Project of the 1930s to Found a “World Literature” and British Literary Internationalism », *Modern Language Quarterly*, vol. 80, n° 4, 2019, pp. 403-425.
- CLARK, Katerina, « The Mutability of the Canon: Socialist Realism and Chingiz Aitmatov’s *I dol’she veka dlitsia den’* », *Slavic Review*, vol. 43, n° 4, Association for Slavic, East European, and Eurasian Studies, 1984, pp. 573-587.
- COOMBS, David Sweeney, « Entwining Tongues: Postcolonial Theory, Post-Soviet Literatures and Bilingualism in Chingiz Aitmatov’s *I dol’she veka dlitsia den’* », *Journal of Modern Literature*, vol. 34, n° 3, Indiana University Press, 2011, pp. 47-64.
- CUCCIOLLA, Riccardo Mario, « Sharaf Rashidov and the international dimensions of Soviet Uzbekistan », *Central Asian Survey*, vol. 39, n° 2, Routledge, 2020, pp. 185-201.
- DJAGALOV, Rossen, *From Internationalism to Postcolonialism: Literature and Cinema between the Second and the Third Worlds*, McGill-Queen’s University Press, 2020.
- DOHERTY, Megan, *PEN International and its Republic of Letters, 1921-1970*, Columbia University, 2011.
- ENGERMAN, David, « The Second World’s Third World », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 12, 2011, pp. 183-211.
- FANON, Franz, *Les damnés de la terre*, Paris, La découverte, coll. « Essais », 2002.
- FEATHERSTONE, David, *Solidarity: Hidden Histories and Geographies of Internationalism*, London, Bloomsbury Publishing, 2012.
- FELDMAN, Leah, « Global Souths: Toward a Materialist Poetics of Alignment », *boundary 2*, vol. 47, n° 2, 2020, pp. 199-225.
- GORSHKOV, N., MARCHENKO, E., *The Issyk-Kul Forum*, Frunze, Kirghizstan Publishers, 1987.
- HABER, Erika, *The Myth of the Non-Russian: Iskander and Aitmatov’s Magical Universe*, Lexington Books, 2003.
- HALIM, Hala, « Lotus, the Afro-Asian Nexus, and Global South Comparatism », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 32, n° 3, 2012, pp. 563-583.
- HAN, Gül Bilge, « Nazım Hikmet’s Afro-Asian solidarities », *Safundi*, vol. 19, n° 3, Routledge, 2018, pp. 284-305.
- IGMEN, Ali, *Speaking Soviet with an Accent: Culture and Power in Kyrgyzstan*, University of Pittsburgh Press, 2012.
- JANSEN, Hanna, « Soviet “Afro-Asians” in UNESCO: Reorienting World History », *Journal of World History*, vol. 30, n° 1-2, 2019, pp. 193-221.

- KALINOVSKY, Artemy M., *Laboratory of Socialist Development: Cold War Politics and Decolonization in Soviet Tajikistan*, Cornell University Press, 2018.
- KATSAKIORIS, Constantin, « The Soviet-south encounter: Tensions in the friendship with Afro-Asian partners, 1945–1965 », dans *Cold War Crossings: International Travel and Exchange across the Soviet Bloc, 1940s–1960s*, Patryk Babiracki and Kenyon Zimmer, College Station: Texas A&M University Press, 2014, pp. 134-165.
- KATSAKIORIS, Constantin, « L’union soviétique et les intellectuels africains. Internationalisme, panafricanisme et négritude pendant les années de la décolonisation, 1954-1964. », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, vol. 47, 47/1-2, Éditions de l’EHESS, 2006, pp. 15-32.
- KHRUSHCHEV, Nikita Sergeevich, *Report of the Central Committee of the Communist Party of the Soviet Union to the 20th Party Congress* [en ligne], Moscow, Foreign Language Publishing House, 1956, 146 p., URL : <http://archive.org/details/reportcc20thcpsucongress>, consulté le 30 juillet 2021.
- KIRASIROVA, Masha, « “Sons of Muslims” in Moscow: Soviet Central Asian Mediators to the Foreign East, 1955–1962 », *Ab Imperio*, vol. 2011, pp. 106-132.
- KUDAIBERGENOVA, Azatkul, « The hybridity of Chingiz Aitmatov » [en ligne], 2019, URL : <https://nomadit.co.uk/conference/cess2019/paper/50371>, consulté le 15 juillet 2021.
- KUTMANALIEVA, Dzhirgal, « India in the works of Chingiz Aitmatov » [en ligne], dans *The Roerich Pact as a Symbol of the Universal Principle of Inter-reflection of World Cultures*, Delhi, présenté à The Roerich Pact and the Banner of Peace as a Remarkable Phenomenon of the World Culture, 2011, URL : <https://www.roerichs.com/Lng/en/Publications/book-culture-and-peace-/India-in-the-works-of-Chingiz-Aitmatov.htm>, consulté le 16 juillet 2021.
- LAURICHESSE, Jean-Yves, « Le rire du voyageur : Claude Simon en URSS », dans Anne CHAMAYOU et Alastair B. DUNCAN (éds.), *Le rire européen*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2017, pp. 275-291.
- LENINE, Vladimir Ilitch, *Sur les questions nationale et coloniale. Recueil de trois textes*, Paris, En Langues Étrangères, 1970.
- LERAY, Johanne, « Aragon et l’expérience de l’étranger : la traduction comme laboratoire de la création », dans Erwan CAULET, Corinne GRENOUILLET et Patricia PRINCIPALLI (éds.), *Recherches croisées Aragon - Elsa Triolet, n°15 : Aragon, trente ans après*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet », 2020, pp. 89-102.
- LEWIS, Su Lin, STOLTE, Carolien, « Other Bandungs: Afro-Asian Internationalisms in the Early Cold War », *Journal of World History*, vol. 30, n° 1-2, 2019, pp. 1-19.
- MUHIDINE, Timour, « Les relations culturelles entre la Turquie et l’Asie centrale turcophone », *Anka*, n° 22/23, 1994, pp. 113-121.
- OLIVERA, Philippe, « Aragon, “réaliste socialiste” », *Sociétés & Représentations*, n° 1, 2003, pp. 229-246.
- SAID, Edward W., « Traveling Theory Reconsidered », dans *Reflections on Exile and Other Essays*, Harvard University Press, 2000.

SAUNDERS STONOR, Frances, *The Cultural Cold War: The CIA and the World of Arts and Letters*, New York, The New Press, 1999.

SIMON, Claude, *L'invitation*, Paris, Les éditions de minuit, 1987.

STRONSKI, Paul, *Tashkent: Forging a Soviet City, 1930–1966*, University of Pittsburgh Press, 2010.

ULKO, Alexey, « Post-Colonial Struggle and The Song of Kashmir by Sharaf Rashidov » [en ligne], URL :

https://www.academia.edu/32879789/Post_Colonial_Struggle_and_The_Song_of_Kashmir_by_Sharaf_Rashidov, consulté le 21 juillet 2021.

Annexes



Figure 1 Troisième Festival international du film des pays d'Asie et d'Afrique à Tachkent, 1974. Tchingiuz Aïtmatov et les cinéastes indiens Mrinal Sen (à gauche) et Ramu Kariat (à droite). ©Sputnik image

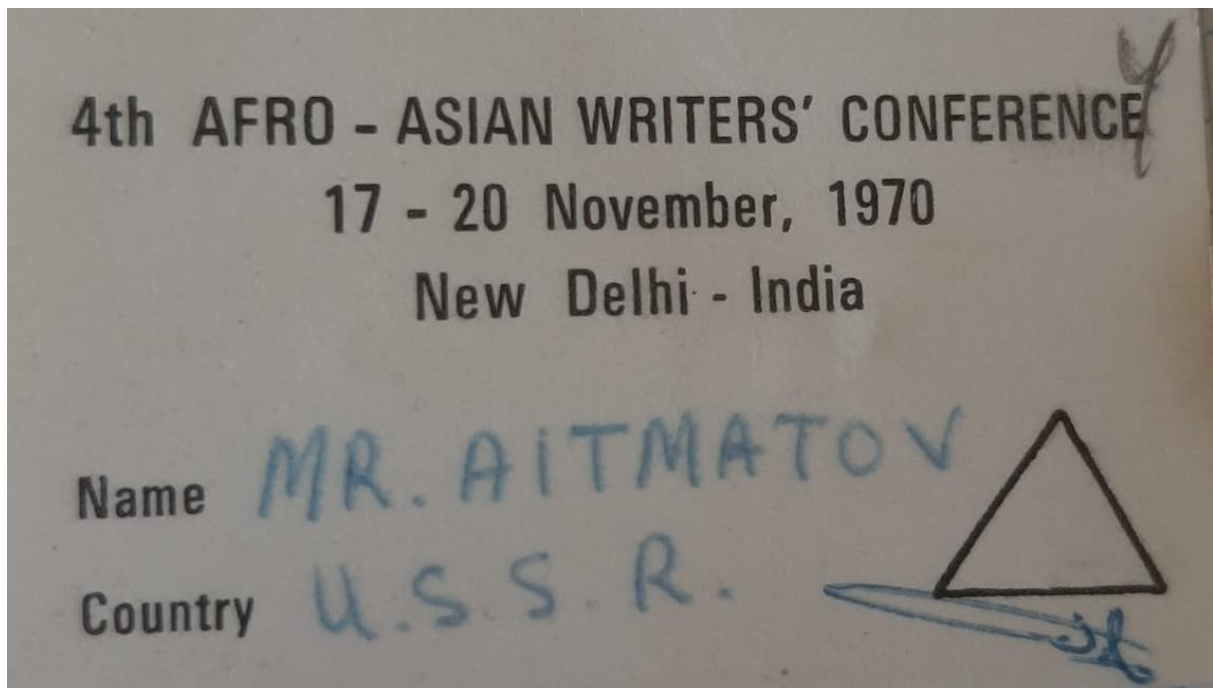


Figure 2 Carton d'invitation d'Aïtmatov à la quatrième conférence des écrivains afro-asiatiques. Archives centrales de Bichkek, Fonds privé Aïtmatov. Dossier n°10, document 7. ©Noémie Cadeau



Figure 3 De gauche à droite, Alex La Guma, Anatoly Sofronov, Rasul Gamzatov et Tchinguiz Aïtmatov, lors de la 5ème conférence des écrivains afro-asiatiques à Alma Ata, Kazakhstan, 1973. ©Sputnik image

Afro-Asian Writings

Quarterly Journal of Afro-Asian Writers Association

Œuvres Afro-Asiatiques

Revue trimestrielle de l'Association des Écrivains Afro-Asiatiques

LOTUS



Figure 4 BUREAU PERMANENT DES ECRIVAINS AFRO-ASIATIQUES, Lotus : œuvres afro-asiatiques, n° 47/48, 1981. Bibliothèque de l'IFEAC, Bichkek, Kirghizstan. ©Noémie Cadeau

Remerciements

Ce travail de recherche n'aurait jamais été possible sans l'aide et le soutien de la merveilleuse équipe de l'Institut français des études d'Asie centrale de Bichkek. Je remercie tout particulièrement Xavier Hallez pour sa relecture avisée et les discussions toujours stimulantes qui m'ont permis d'ouvrir bien des perspectives pour cet article. Merci mille fois à Diana Skiba pour son accompagnement patient et bienveillant, à Aïnazik Joldosheva grâce à qui j'ai pu me rendre *in extremis* à la maison Aïtmatov malgré la fermeture sanitaire, et à Tolkun Kydykova sans qui le numéro de *Lotus* de l'IFEAC ne serait pas miraculeusement apparu au cours d'un réarrangement des rayons de la bibliothèque. Enfin, merci à Adrien Fauve et à Bayram Balci, directeurs respectifs de l'IFEAC de Bichkek et de l'IFEA d'Istanbul, sans le concours et la confiance desquels ce séjour de recherche n'aurait jamais pu avoir lieu.

Merci mille fois aux formidables personnes qui m'ont accordé leur temps pour les entretiens nécessaires à la conduite de cet article : Saltanat Mambaeva, Artik Suyundukov, Alexeï Ul'ko, Layli Ükübaeva, Nurlan Kalibekov, Ameena Hussein, Mukaram Tokt Ogulova, et surtout ma chère Jambi Jusubalieva, qui a été une aide inestimable pour plonger dans les archives télévisées d'Aïtmatov, mais aussi dans ses archives personnelles sur toute cette vie intellectuelle tiers-mondiste. Merci pour l'amitié, le soutien, les riches discussions, qui nous ont rendues inséparables de Bichkek à Kerdigueï et qui ne manqueront pas de nous conduire à d'autres aventures.

Enfin, j'adresse toute ma gratitude à Anastasia Protassov et à Meerim Kamchybekova, deux formidables traductrices qui m'ont si gentiment apporté leur aide pour traduire entretiens et archives du russe. Je dédie ce travail à toutes ces personnes, en espérant que ce ne soit que le premier d'une longue série sur les littératures d'Asie centrale.